

David MOITET

L'homme aux papillons

Thriller

 Les
Nouveaux
Auteurs

PROLOGUE

Un geste.

Un simple geste. Il lui suffisait d'écarter légèrement les doigts et de laisser le message filer au gré du vent. Pendant une longue seconde, il hésita, puis consulta à nouveau le petit morceau de papier chiffonné :

Je suis désolée. Vraiment. Il faut qu'on parle. Samedi, 16 heures, à notre café.

Sandra.

Lentement, sa main se referma sur le billet, qu'il glissa dans son portefeuille. Il se sentait totalement incapable de tirer un trait sur quatre ans de vie commune.

Et puis, il fallait qu'elle sache. Que penserait-elle de lui s'il fuyait maintenant ?

Alex s'accorda un instant pour observer Notre-Dame, tout en griffonnant quelques esquisses approximatives sur son carnet. Il était entouré de trois ou quatre dessinateurs, qui profitaient du point de vue imprenable que le petit pont offrait sur le monument. Affublé d'une paire de lunettes ridicule et d'une écharpe bariolée, Alex avait pu sans mal se fondre dans le flot des artistes. Par chance,

aucun d'entre eux n'était assez proche pour distinguer le misérable gribouillis que son crayon avait produit. En s'attardant quelques instants sur son œuvre, son visage se fendit d'un sourire amer. Pour un enfant de quatre ans, cela aurait pu être honorable.

Mais peu importait la teneur de ce dessin. Ce n'était pas non plus le majestueux bâtiment, près duquel il travaillait encore deux semaines auparavant, qui suscitait son intérêt. De son poste d'observation, il bénéficiait d'une vue plongeante sur le fameux café auquel Sandra faisait allusion. Et à mesure que le temps s'écoulait, il commençait à se détendre. Il n'avait relevé aucun mouvement suspect. Plus rien ne l'empêchait de se rendre à cette rencontre qui constituait peut-être la dernière chance de sauver son couple.

En haut de la rue, une femme attira son attention. Il plissa les yeux : cette longue chevelure ambrée, cette démarche volontaire... Sandra, sans le moindre doute. Il avait toujours trouvé qu'elle avait beaucoup de style. Elle était mince, assez grande, et ses prunelles noires s'accordaient parfaitement avec son teint halé, lui donnant un air méditerranéen. Il connaissait si bien les courbes harmonieuses de son visage qu'il aurait pu les reconnaître les yeux fermés, rien qu'en apposant les paumes sur sa peau si douce.

Mais il n'était pas question aujourd'hui de fermer les yeux, ne serait-ce qu'une seconde. Alex scruta à nouveau la rue avec attention, en quête de la moindre anomalie, puis se concentra sur Sandra.

Elle se dirigeait d'un pas décidé vers le café. Après avoir détaillé tous les occupants du lieu, elle s'installa à une table. À leur table...

Alex fit un ultime tour d'horizon, puis se lança. La voie était libre, et il n'avait pas attendu si longtemps pour changer d'avis au dernier moment.

Quand il arriva à une dizaine de mètres, la jeune femme l'aperçut. Il lui adressa un sourire timide, puis s'arrêta brusquement en rencontrant son regard. Il avait envisagé deux éventualités : l'inquiétude, qu'il aurait pu aisément comprendre, et la joie, qu'il avait profondément espérée. Mais le visage de Sandra le déconcertait. Elle avait les yeux rouges et une expression résignée, empreinte d'excuse. Du style : « Désolée, je n'ai rien pu faire... »

Alex ne connaissait que trop cet air de chien battu ! Il en gardait même un cuisant souvenir.

Sans attendre, il fit demi-tour et repartit calmement vers le haut de l'avenue, réfrénant une puissante envie de prendre ses jambes à son cou. Avec un peu de chance, sa nouvelle apparence tromperait ceux qui lui avaient tendu ce piège. Sandra l'avait reconnu, c'était évident, mais peut-être ne le dénoncerait-elle pas...

Lorsque deux policiers en tenue jaillirent de la brasserie située à côté du café, Alex afficha une moue résignée, puis se précipita entre deux voitures garées devant l'établissement. Il traversa la route à toute allure, sans se préoccuper des automobilistes, et rejoignit le trottoir opposé. Après quelques foulées, il regretta aussitôt ce choix : à une dizaine de mètres, Mathieu Trachet lui barrait la route, dardant sur lui un regard carnassier. Cet enfoiré était resté planqué jusqu'au dernier moment dans une petite ruelle dont il venait de surgir. Le trottoir était étroit, offrant d'un côté la façade d'un immeuble et de l'autre une file ininterrompue de voitures en stationnement. Franchir cet obstacle à pleine vitesse relevait de l'exploit et, en cas de chute, les deux agents qui poursuivaient Alex seraient sur lui aussitôt. Il ne pouvait courir ce risque...

Tout se passa très vite. Au lieu de ralentir, il accéléra encore, et vint percuter de plein fouet le capitaine de police. Ce dernier, surpris, n'eut pas le temps de réagir.

Les vingt kilos qu'il rendait au fuyard furent décisifs : il fut projeté contre une vitrine qui se fracassa dans un vacarme assourdissant.

Alex ne se retourna pas. Il entendit seulement un grand bruit de vaisselle cassée, et souhaita que Trachet ne soit pas blessé trop grièvement. *Quoique ce fumier aurait bien mérité une bonne fracture*, songea-t-il. Il accéléra encore et traversa en quatrième vitesse une avenue très fréquentée, provoquant quelques crissements de pneus et de nombreux coups de klaxon agrémentés d'insultes en tout genre. Son slalom entre les voitures aurait été parfait si la fourgonnette blanche, qui déboula du haut du carrefour, avait été équipée de l'ABS.

Ce n'était pas le cas.

Il la sentit arriver plus qu'il ne la vit, sauta désespérément, puis banda tous ses muscles pour tenter d'encaisser le choc.

Jamais il n'avait subi pareille charge. L'espace d'un instant, il eut presque l'impression de voler. Jusqu'à ce qu'il rencontre le bitume, sur lequel il tomba lourdement, avant de rouler sur près de cinq mètres. Le temps n'était pas à la réflexion. Il se releva et reprit sa fuite frénétique en clopinant.

Ses pieds le supportaient, ses jambes continuaient à tourner à une fréquence convenable et ses bras ne semblaient pas cassés... C'était un sacré coup de chance.

— Réfléchis ! s'admonesta-t-il. Ils vont finir par te choper !

Derrière lui, il entendait les pas désordonnés des agents de police qui le poursuivaient. Ils n'étaient pas loin.

Il s'engouffra dans une bouche de métro, bousculant tout le monde sur son passage, tout en se demandant pourquoi il avait fait cette connerie. *Aller s'enterrer dans un endroit clos... Voilà qui était particulièrement stupide !*

Sur le quai, une trentaine de personnes attendaient la prochaine rame. Il passa en trombe devant ces hommes et ces femmes dont l'expression allait de la surprise à la crainte, et fut bientôt au bout de la station.

Pas le choix, se dit-il en sautant sur la voie. Il n'y avait plus qu'à espérer qu'aucun train ne viendrait le réduire en purée. Après avoir jeté un coup d'œil furtif derrière lui et constaté que ses poursuivants avaient un peu tergiversé sur le quai, Alex se força à ralentir légèrement la cadence. Le sol devenait plus irrégulier, et ce n'était pas le moment de se tordre une cheville.

Il se cala donc sur son rythme de croisière, celui qu'il prenait lorsqu'il courait, et pria pour qu'une solution se présente. C'est alors qu'il sentit une forte bourrasque d'air vicié arriver en face de lui. Puis vint le bruit caractéristique des roues frottant contre l'acier...

— Et merde ! jura-t-il.

Dix jours plus tôt
Mercredi 23 août 2009 – Paris

Du bleu. Du bleu à perte de vue. Les champs de lavande s'étendent jusqu'à l'horizon. Et puis, tout à coup, un bouquet de couleurs. Blanc, jaune, rouge, violet... Une multitude de papillons virevoltent, se pourchassent, s'arrêtent un instant pour mieux repartir. À droite, à gauche, tout n'est que farandole de nuances subtiles.

Une grande inspiration, et le parfum d'azur se diffuse jusqu'au plus profond de l'esprit. Sa douceur se fait force, si entêtante qu'elle conduit à l'ivresse. Mais qu'importe.

La fantastique chevauchée continue, au-dessus de cheveux. Oui, des cheveux. Une tignasse brune, courte, luisante de sueur.

De grosses mains calleuses portent un enfant sur des épaules solides. Des rires éclatent. Innocents, sincères.

— Encore ! Tourne encore !

La valse s'accélère, se mêlant à l'océan de fleurs qui embauvent. Tout tourne si vite. Trop vite. L'homme et l'enfant tombent en riant dans les massifs de lavande. Ils sont étendus sur le dos. Le soleil éblouit, il faut fermer les yeux.

Mais quand les paupières de l'enfant s'ouvrent à nouveau, le temps a changé. Le ciel se couvre à une vitesse effrayante. Les papillons semblent désorientés, comme inquiets de ce brusque bouleversement. Ils volent au ralenti, autour de l'homme aux mains calleuses, qui se penche alors au-dessus du petit.

Un cri reste coincé dans la gorge du marmot et semble vouloir sortir par ses yeux agrandis d'effroi : le visage de l'homme n'est plus qu'un puits sans fond. Plus sombre encore que le ciel, que seuls les éclairs naissants permettent dorénavant de distinguer de l'horizon de noirceur. Sortant de nulle part, un vent glacé se met à serpenter au milieu des rangées de fleurs, leur volant instantanément leurs délicates fragrances. Le champ délicieusement coloré a cessé d'exister, happé par un monstre invisible, avide de couleurs et de parfums. Comme pour sceller le sort de ce tombeau végétal, les grondements du tonnerre se font plus proches, plus réguliers, tel un glas lugubre.

Au sein de ce fracas naissent les premières gouttes. Presque timides, dans un premier temps. Puis elles gagnent en force, à mesure que l'homme au visage d'ombre s'éloigne. Une main frêle se tend vers lui, mais les gouttes sont de plus en plus lourdes, faisant ployer le petit membre frissonnant.

Les papillons s'affolent, tentant de s'abriter ici et là. En vain. Le carnage est sans appel. Les uns après les autres, ils sont abattus par les rideaux de pluie. Leurs ailes se déchirent, leur vol gracieux se transforme en chute inéluctable, et ils s'écrasent dans la boue. L'arc-en-ciel d'insectes se mue petit à petit en marécage gluant, désespérément terne.

Un hurlement déchire le silence pesant...

— NOOOOOOOOOOON !

Le commandant Alex Ablance se redressa brusquement dans son lit, le visage couvert de sueur. Encore ce satané cauchemar ! Et en plus, il avait réveillé Sandra ! Elle grogna,

se redressa sur un coude, et l'observa une longue seconde avec une pointe de reproche avant de reposer la tête sur l'oreiller.

*Encore essoufflé, Alex appuya sur le bouton qui permettait à sa montre de s'illuminer : 4 h 30. Un peu tôt pour se lever, mais il savait que, comme à chaque fois, le sommeil l'avait fui pour la nuit. Silencieusement, il se dirigea vers la porte et se glissa dans le salon. Il alluma son PC et se connecta sur le Net : une petite partie d'échecs on-line le détendrait sûrement. Et puis, c'était sympa de jouer avec un inconnu qui l'affrontait peut-être depuis la Chine, ou l'Australie. *Ou de l'immeuble d'à côté*, lui susurra une petite voix intérieure. Mais c'était tout de suite moins excitant. La Chine, c'était mieux. Il s'imagina un petit Chinois, les yeux rivés sur son écran, et commença la partie. Au bout d'une vingtaine de minutes, il frappa du poing sur le bureau. *Et merde*, murmura-t-il. Il venait de prendre une déculottée !*

*Si son adversaire lui avait été supérieur, il se serait incliné avec respect, mais il était en colère. Contre lui-même. Il jouait aux échecs au moins trois fois par semaine depuis l'âge de huit ans, et il s'était laissé entraîner dans un piège minable ! Il n'arrivait pas à se concentrer... *C'est à cause de ce rêve, ce foutu rêve...* En tout cas, c'est raté pour le côté détente, songea-t-il. Et il n'était pas encore 5 heures...*

Il éteignit rageusement l'ordinateur, enfila sa tenue de sport et prit la direction de l'ascenseur.

*Il lui fallut près de vingt minutes de course pour commencer à décompresser. Ces cauchemars, de plus en plus fréquents, le laissaient à chaque fois dans un état déplorable. *Quelle ironie !* songea-t-il. *Un commandant de police de trente et un ans, fort comme un bœuf, ébranlé par un rêve ! Rien de plus stupide.**

Au début, il avait mis ça sur le compte de la fatigue : le stress du travail, les journées à rallonge, et puis, cette histoire de mariage... Bref, rien de grave : quelques bonnes nuits de sommeil et tout rentrerait dans l'ordre.

Mais ça ne passait pas.

Ni le sport, ni les cures de vitamines, ni les fameuses tisanes de sa mère n'avaient eu le moindre effet. À dire vrai, même s'il tentait de le cacher, c'était de pire en pire. Il en venait même à redouter le moment d'aller se coucher.

Qu'est-ce qui cloche ? se demanda-t-il en accélérant.

J'ai un boulot qui me plaît, une femme – une « petite amie », dirait ma mère – avec qui tout ne se passe pas si mal, et voilà que ces cauchemars se mettent à me pourrir la vie. À tel point que même Sandra commence à en avoir ras le bol.

Un coup de klaxon le tira de ses réflexions alors qu'il traversait un carrefour. Paris ne dormait jamais. Et les Français étaient les conducteurs les plus intolérants qu'Alex ait jamais croisés. Débarquer à vingt-deux ans dans ce pays n'avait pas été de tout repos, mais il s'était habitué. À la fin de ses études aux États-Unis, sa mère avait eu une occasion professionnelle qui ne se refusait pas : on lui proposait la direction de la branche Europe d'un grand laboratoire pharmaceutique. Elle avait évidemment accepté.

Et il l'avait immédiatement suivie. D'après le peu que lui avait confié sa mère, son père les avait lâchement abandonnés la semaine précédant sa naissance, avant de mourir deux ans plus tard d'un cancer. Aucune famille ne le retenait... Et puis, la France avait quelque chose d'exotique...

Encore cinq cents mètres et il serait arrivé. Il allongea la foulée, jusqu'à ce que le souffle lui manque.

Quand il pénétra dans l'appartement, Sandra était en train de préparer le café. Il jeta un œil à sa montre : il avait

couru près d'une heure trente ! Il se glissa derrière elle pour l'embrasser dans le cou. Pour toute réponse, il n'eut droit qu'à un grognement.

Sa moitié n'était manifestement pas enchantée d'avoir été réveillée au beau milieu de la nuit. Encore...

Mercredi 23 août 2009 – Paris, 36, quai des Orfèvres

Quand il franchit la porte d'entrée du 36, Alex oublia le petit déjeuner glacial qu'il venait de partager avec Sandra. Encore que « partager » ne fût pas forcément le terme adéquat.

Le jeune policier prit une grande inspiration avant de gravir les cent quarante-neuf marches de linoléum qui menaient à l'étage réservé à la brigade criminelle. Même à cette heure, le bâtiment chargé d'histoire bourdonnait d'activité. Alex aimait cette odeur de café froid, cette ambiance particulière, chargée d'électricité.

Ici, on ne venait pas pour taper des tonnes de rapports sans intérêt ou pour laisser la journée de boulot s'écouler bien tranquillement en attendant de rentrer chez soi. Non, ici, on traquait des criminels. On avait un réel impact sur la vie des gens. Alex s'était construit autour de cette force que lui insufflait son travail : au diable la fatigue, au diable les problèmes que cela engendrait dans sa vie privée ! Il avait besoin de cette sensation d'urgence, de savoir que de son efficacité dépendait peut-être la vie de quelqu'un.

Après de longues années d'études de droit, au cours desquelles il n'avait cessé de se demander comment il pourrait survivre au milieu de tous les jeunes requins qui aiguisaient leurs mâchoires acérées, entrer dans la police avait été une véritable bouffée d'oxygène, presque une révélation.

Tout en poursuivant son ascension des escaliers, Alex salua quelques visages connus, puis s'écarta devant une femme aux traits marqués, qui semblait avoir pleuré une bonne partie de la nuit. Voilà pourquoi il était utile. Pour que cette femme puisse se reconstruire quand le fumier à l'origine de son chagrin serait sous les verrous. À bien y réfléchir, sa passion pour le boulot tenait certainement en bonne partie au fait qu'il appréciait le contact avec les gens.

Pas les banalités que l'on échange avec sa voisine ou la concierge de l'immeuble, un sourire de façade collé sur le visage. Dans son travail, il côtoyait les proches des victimes au plus mauvais moment, et c'était peut-être ça, le truc. Quand il les rencontrait, la plupart avaient tombé le masque que chacun porte habituellement en société. Surgis du néant, la peur et le chagrin s'étaient emparés d'eux, et ils ne s'embarrassaient plus de fioritures : ces gens sonnaient vrai. Et cela donnait plus d'intensité à la relation qu'Alex pouvait établir avec eux, loin des convenances habituelles.

Quant aux suspects... C'était une autre paire de manches, mais plus intéressant encore.

Il se fraya un chemin dans les couloirs et finit par atteindre son bureau : une pièce de trente mètres carrés environ, qui n'était pas de première jeunesse. Rien n'était vraiment fonctionnel, et il aurait fallu un bon coup de peinture sur les murs décrépis. Mais, comme la plupart de ses collègues du 36, Alex n'aurait quitté ce lieu mythique pour rien au monde. Il était situé en plein Paris, chargé

d'histoire, et il dégagait un charme qu'aucun bâtiment neuf, si étincelant soit-il, ne parviendrait jamais à égaler. À quoi bon se retrouver excentré dans des locaux sans âme ?

Depuis sa nomination au grade de commandant, deux ans plus tôt, le jeune officier dirigeait l'un des douze groupes opérationnels de la prestigieuse brigade criminelle. Son équipe était composée de cinq personnes, lui compris. Visiblement, ce matin, il était le premier arrivé... Il avait à peine jeté son blouson en peau sur sa chaise et mis la cafetière en route qu'une voix retentit dans la pièce :

— Salut, beau gosse.

Alex leva la tête et ébaucha un sourire. Marie venait d'entrer, suivie de près par Léo Dupage, un jeune lieutenant tout juste sorti de l'école de police, qui par un énorme coup de piston avait atterri à la Crim. Cela avait forcément rendu son arrivée difficile, mais, pour un bleu, il était plutôt compétent et savait tirer parti des conseils qu'on lui prodiguait. Petit à petit, il commençait à être accepté par le groupe.

— Bonjour, divine créature... répondit le commandant sur le même ton.

— T'en as une sale tête, ce matin, mon petit Alex.

— Merci du compliment. Je n'ai pas beaucoup dormi.

— C'est ça de faire des folies avec sa femme toute la nuit.

Alex éluda, et encaissa avec un sourire le coup d'épaule que Marie lui donna volontairement en prenant le chemin le plus court vers la cafetière. Si elle avait su...

— Vous connaissez l'histoire du car de blondes et de brunes ? demanda Léo.

— Non, le bleu, soupira Alex. Mais je ne suis pas sûr d'être d'humeur.

— Moi non plus, enchaîna Marie.